

Hal Ashby, un hippie à Hollywood

NEUF PORTRAITS DE L'AMÉRIQUE
SIGNÉS PAR UN CINÉASTE INJUSTEMENT OUBLIÉ,
VÉNÉRÉ PAR QUENTIN TARANTINO PAGE 02

© Collection Christophel



© Films 2001 / DR

Se souvenir des belles âmes : Christine Pascal

Portrait d'une artiste intensément libre et infiniment sensible, qui a laissé son empreinte sur le cinéma français. «Elle avait un rapport très aigu à la vérité», se souvient Bertrand Tavernier PAGE 03



© Anouk Nicolas / Jean-Luc Mège photography

Clap de début!

Quentin Tarantino était l'invité surprise de la cérémonie d'ouverture, où il a célébré la «coolerie» de Jean-Paul Belmondo. PAGE 02

A la rencontre de l'américain James B. Harris

Ami et producteur de Stanley Kubrick, amateur de polars, scénariste et réalisateur. PAGE 03

Avant-première : Scola raconte Fellini

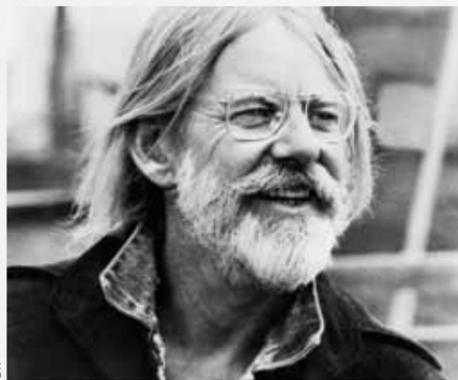
Vingt ans après la disparition du Maestro, Ettore Scola lui rend un vibrant hommage PAGE 04

Fan de Lelouch

Le Voyou, un audacieux polar avec Jean-Louis Trintignant, cher au cœur du Prix Lumière 2013 PAGE 04

BELMONDO OU LA «SUPER COOLERIE»

«BELMONDO ! Ce n'est pas que le nom d'une star de cinéma, ce n'est pas que le nom d'un homme... c'est un verbe qui signifie le charisme, la force de la volonté, la super coolerie ! Voici le roi ! » Quentin Tarantino le cinéophile obsessionnel, a clamé son amour fou pour un certain *Pierrot le fou*, un *Homme de Rio* si souvent *Magnifique*, incarnation du cinéma à l'état pur, concentré à lui tout seul de Nouvelle vague, de polars melvilliens et de cinéma d'action, qu'il adore. Le cinéaste américain brûlait de rejoindre le festival où il recevra le Prix Lumière vendredi. Il a surgi dès la cérémonie d'ouverture ! Ravies, quelque 5000 personnes ont assisté à l'émotion de Jean-Paul Belmondo, qui a remercié d'un « C'était formidable ! ». Des dizaines d'artistes et de complices de longue date tels Jean Rochefort étaient aussi de la fête, pour célébrer un acteur d'une « grâce incroyable », a souligné Bertrand Tavernier. Lundi soir, Lumière a rappelé que Belmondo « fait partie de nos vies, de notre histoire ». Pour toujours.



DR

Hal Ashby, un hippie à Hollywood

Son nom ne vous dit peut-être rien, et pourtant ses compatriotes les frères Coen, Wes Anderson ou Sean Penn l'admirent. Lumière revisite l'œuvre d'Hal Ashby en neuf films, neuf portraits de l'Amérique, cocasses, poignants et politiques, choisis avec la complicité d'un grand fan nommé... Quentin Tarantino.

Enracinés dans la contre-culture des années 70 aux Etats-Unis, les films de Hal Ashby ont pour héros des personnages blessés, anticonformistes, contestataires et socialement inadaptés... à l'image de leur auteur, réputé difficile à Hollywood, en raison d'un fort caractère et d'un penchant certain pour les excès en tous genres. A ne pas manquer dans la programmation, ses portraits d'un adolescent suicidaire, amoureux improbable d'une octogénaire loufoque dans *Harold et Maude* (1970), du poète et protest-singer Woody Guthrie, mentor de Bob Dylan, dans *En route pour la gloire* (1976), ou encore du jardinier idiot de *Bienvenue Mister Chance...* Singuliers et tragi-comiques, à la fois poignants et teintés d'un humour grinçant, les films d'Ashby - qui commença par être un excellent monteur - sont ceux d'un humaniste. Ses chroniques douces-amères dépeignent avec force une époque et ses tourments : Grande Dépression des années 30 dans *En route pour la gloire*, relations raciales dans l'Amérique des années 60 dans *Le propriétaire*, trauma de la guerre du Vietnam avec *Le Retour...* Dans chacun des films d'Ashby



perce la profonde empathie du réalisateur pour ses personnages, le plus souvent issus de milieux populaires. Ces films immergent aussi le spectateur dans la musique pop des sixties : Cat Stevens signe la bande originale de *Harold et Maude* - dont le vinyle, sorti en édition limitée en 2007, s'achète à prix d'or -, les Stones celles du *Retour*, Paul Simon fredonne sur celle de *Shampoo*... tandis qu'*En route pour la gloire* est scandé par les airs protestataires de Guthrie. Avec Hopper ou Scorsese - qui l'ont éclipsé dans les encyclopédies du cinéma - Ashby sera l'un des premiers à utiliser la musique comme fond sonore - et comme fil narratif -, tout au long d'un film. C'est aussi et surtout un fabuleux directeur d'acteurs, qui a donné certains de leurs meilleurs rôles à Jack Nicholson (*La Dernière corvée*), Warren Beaty (*Shampoo*), John Voight et Jane Fonda, tous deux oscarisés pour *Le retour* et bien évidemment Peter Sellers, indéchiffrable et époustoufflant dans *Bienvenue Mister Chance*. Sur un plateau, ont raconté ses collaborateurs, Ashby dirigeait très peu ses acteurs, les laissant libres d'improviser avant de les recadrer si nécessaire. Les années 80 seront synonymes de déclin pour le réalisateur, qui décède prématurément en 1989, à l'âge de 59 ans, mais Lumière propose de redécouvrir deux films de cette période, *Cœurs d'occasion*, une comédie injustement tombée dans l'oubli, et le thriller *Huit millions de façons de mourir*, avec Jeff Bridges et Rosanna Arquette.



Longtemps sous-estimée, pour ne pas dire ignorée, l'œuvre d'Ashby a commencé à sortir de l'oubli. Revisitée par certains critiques, elle a fait l'objet de quelques hommages et rétrospectives aux Etats-Unis, où des cinéastes tels que Quentin Tarantino, Wes Anderson, Alexander Payne, Jud Appatow, les frères Coen, ou encore Sean Penn - qui lui a dédié, ainsi qu'à Cassavetes, son premier film *Indian runner-*, sont de fervents admirateurs d'Ashby. Dans la délirante comédie *Mary à tout prix* des frères Farrelly, sortie en 1998, Mary alias Cameron Diaz qualifie *Harold et Maude* de « plus belle histoire d'amour de notre époque ». Curieux, certains spectateurs se sont procuré le film en dvd... et sont devenus à leur tour des inconditionnels du film.

«La plus belle histoire d'amour de notre époque»



Et vous, quel est votre Hal Ashby favori? Pour le savoir, rendez-vous dans les salles toute la semaine...

Ses affiches de films au cinéma Comœdia !



© Les Fenêtrés

TOUTES LES SÉANCES

Le Propriétaire

(*The Landlord*, 1970)
 > Institut Lumière, jeudi à 22h
 > Institut Lumière, dimanche à 11h30



Harold et Maude

(*Harold and Maude*, 1971)
 > Bron, mardi à 20h30
 > Comœdia, mercredi à 19h30
 > Comœdia, vendredi à 19h30
 > Pathé Bellecour, dimanche à 14h30

La Dernière corvée

(*The Last Detail*, 1973)
 > Comœdia, mardi à 18h45
 > Pathé Bellecour, mercredi à 16h45
 > CNP, samedi à 20h15
 > Cinéma Opéra, dimanche à 17h15

Shampoo (1975)

> Comœdia, mercredi à 11h
 > Pathé Cordeliers, samedi à 17h15
 > Neuville, dimanche à 17h

En route pour la gloire

(*Bound for Glory*, 1976)
 > Pathé Bellecour, mardi à 13h30
 > Pathé Bellecour, samedi à 19h
 > Comœdia, jeudi à 21h30

Le Retour (Coming Home, 1978)

> Pathé Bellecour, jeudi à 18h15
 > Pathé Bellecour, vendredi à 10h45
 > Institut Lumière, dimanche à 17h

Bienvenue Mister Chance

(*Being There*, 1979)
 > Pathé Cordeliers, mardi à 10h45
 > Comœdia, samedi à 21h45
 > Pathé Bellecour, dimanche à 17h

Cœurs d'occasion

(*Second-Hand Hearts*, 1981)
 > Institut Lumière, vendredi à 14h15

8 Millions de façons de mourir

(*8 Million Ways to Die*, 1986)
 > Pathé Bellecour, vendredi à 21h15
 > Institut Lumière Salle 2, samedi à 21h

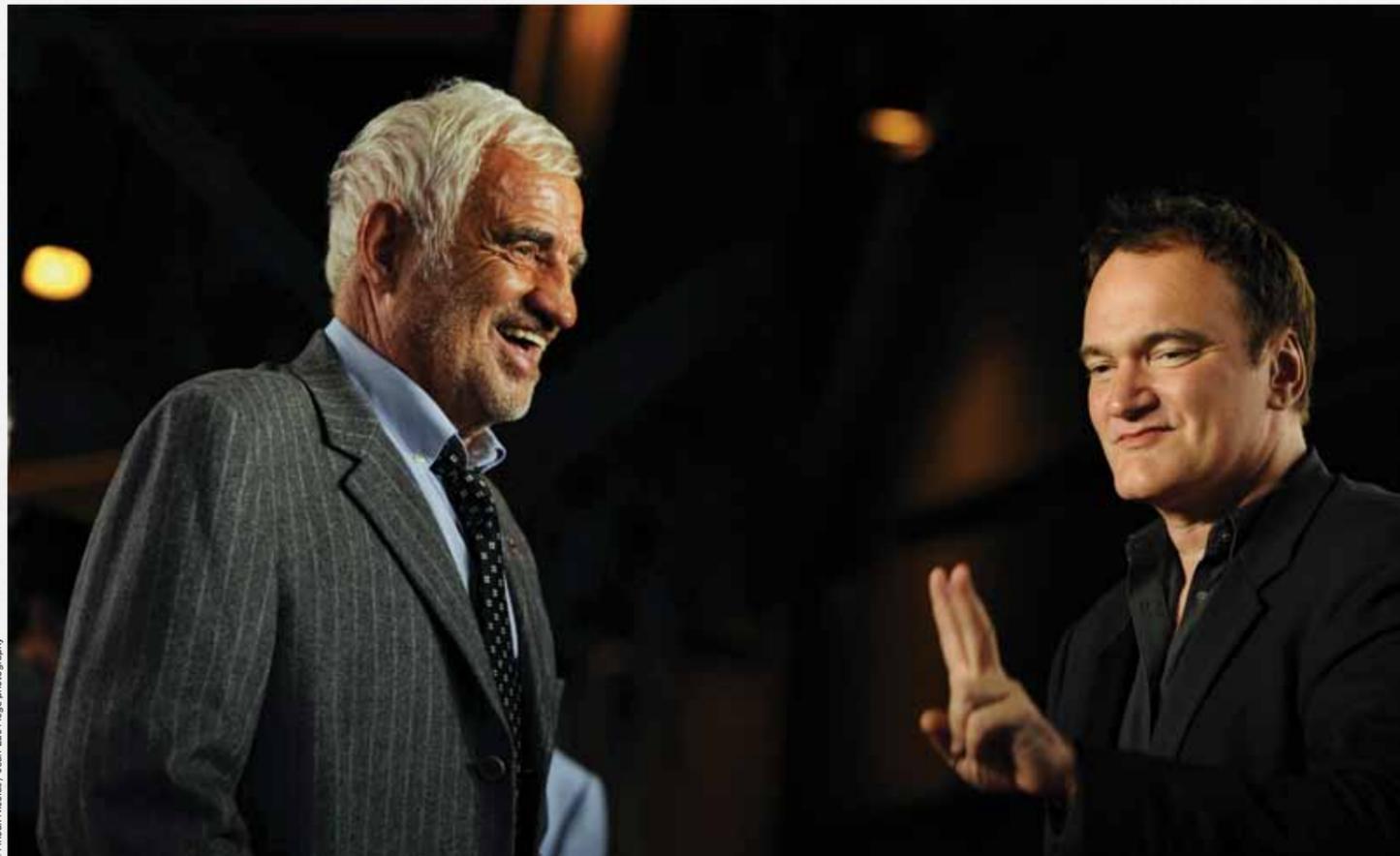


© Lommar Film Entertainment / DR

SOIRÉE D'OUVERTURE



© Jean-Luc Mège



© Aneuk Nicolas / Jean-Luc Mège photography



Les As de la ville

En octobre 1982, mes parents m'ont emmené voir *L'As des as* de Gérard Oury. J'avais 8 ans. Au Wepler, place de Clichy, la salle était comble et Bébel envoyait valser des nazis comme un seul homme. Marie-France Pisier était belle et vaillante. J'enviais le gamin du film. En gros plan, il me faisait des clins d'œil pour me signifier que tout ça c'était un peu pour de faux. Le cinéma, ça devait être quelque chose comme ça. Un écran extra large avec plein de monde autour. Une foule que l'on sent mais ne voit pas et le héros qui ne s'adresse qu'à moi. Non loin de là, les ouvriers nantais d'*Une chambre en ville* devaient se sentir bien seuls face aux CRS. Dominique Sanda aussi, nue sous son vison, grelottant de froid sans personne pour la réchauffer. Contrairement aux idées reçues, les héros d'un film ne sont pas des fantômes du passé. Ils n'ont pas « déjà joué ». Ils respirent encore sur l'écran face à nous, rejouant à chaque séance la même partition, à la virgule et au battement de cil près. Alors oui, les ouvriers nantais et Dominique Sanda devaient bien sentir que la salle n'était pas pleine. Tant pis, ils chantaient quand même. En 82, si vous étiez cinéophile, il fallait être pour Demy, contre Oury. C'était bête mais des journalistes l'avaient décidé ainsi, lançant une polémique par journaux interposés pour sauver *Une chambre en ville*. Demy, d'un naturel discret et modeste, était bien embarrassé de se retrouver sous les feux d'une fronde dont il n'était pour rien. Son combat à lui se jouait sur l'écran. 1955, Nantes, la grève des chantiers navals, un ouvrier métallurgiste, une jeune bourgeoise perdue et la passion malgré tout. Aujourd'hui, mardi 15 octobre à 11h, la *Chambre en ville* rouvre ses portes à Lyon. Je suis certain que Dominique Sanda n'aura pas froid sous son vison. Richard Berry et Jean-François Stévenin lèveront le poing et nous lutterons avec eux. Le soleil artificiel de Nantes me fera les yeux doux pour me dire que tout ça, ce n'est pas pour de faux. Oui, il arrive que l'on meure par amour. Mais ça, l'enfant de 8 ans ne le savait pas.



INVITE

A la rencontre de James B. Harris

Producteur, scénariste et réalisateur à l'univers riche et singulier, James B. Harris vient montrer deux de ses films, l'envoûtant *Sleeping beauty*, véritable ovni cinématographique et l'âpre polar *Cop*, tiré d'un roman de l'écrivain James Ellroy. Il présentera aussi le classique *Lolita* de Stanley Kubrick, qu'il a produit.

Some call it loving alias *Sleeping Beauty* est le deuxième des cinq films réalisés par James B. Harris, longtemps complice de Stanley Kubrick, dont il a produit *L'Ultime razzia*, *Les Sentiers de la gloire* et *Lolita*, et qui l'encouragera à passer à la mise en scène. Ce conte étrange et déroutant, à l'atmosphère onirique et raffinée, a conquis les critiques à l'ouverture de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes en 1973 mais n'a pas trouvé son public à sa sortie aux Etats-Unis. L'idée de départ est venue d'une nouvelle de l'écrivain John Collier. «Un vieil Anglais en voyage au fin fond des Etats-Unis achète une femme plongée dans un profond sommeil, le clou d'un numéro de foire. Il l'emmena avec lui en Angleterre et consacre sa fortune à essayer de la réveiller. Parvenu à ses fins, il est déçu par cette femme, découvre une harpie qui le trompe avec son voisin. Et il la rendort pour l'éternité.» racontera le réalisateur. Jugeant la fin trop misogyne, James B. Harris la réécrit et fait de la belle endormie une créature quasi parfaite, pur objet de fantasmes. «Je me suis focalisé sur la peur des femmes trop belles

qu'éprouvent les hommes.», dira-t-il à propos de cette fascinante variation de *La Belle au bois dormant*. A Lumière 2013 James B. Harris montrera aussi *Cop*, un haletant thriller adapté du roman de James Ellroy *Lune sanglante (Blood on the Moon)* qu'il a tourné en 1987. L'acteur James Woods, qu'il a déjà dirigé dans *Fast-Walking*, y campe un flic border-line, cynique et sans scrupules, obsédé de justice et de vérité, à la poursuite d'un tueur en série. «Au début, James (Ellroy) n'a pas aimé mon travail. Pendant six mois, il ne m'a pas adressé la parole. Puis des gens lui ont dit du bien de *Cop*, il l'a revu et réévalué. Il a même pris un jour une copie avec lui pour une tournée en Grande-Bretagne. Depuis, notre amitié ne s'est plus démentie.» dira Harris. A revoir aussi pendant le festival, le subversif *Lolita* qui en 1962 a lancé la carrière de Stanley Kubrick.



TOUTES LES SÉANCES, EN PRÉSENCE DE JAMES B HARRIS :

- Some Call it Loving**
(*Sleeping Beauty*) de James B. Harris (1973)
› Institut Lumière, mercredi à 14h30
› Pathé Bellecour, samedi à 22h
- Cop** de James B. Harris (1988)
› Cinéma Opéra, mardi à 20h15
› Institut Lumière Salle 2, vendredi à 20h30
- Lolita** de Stanley Kubrick (1962)
› Pathé Bellecour, jeudi à 10h15
› UGC Cité Internationale, samedi 20h30



SOUVENIR



Le Petit Prince a dit de Christine Pascal (1992)

- › Comœdia, mardi à 10h30
- › Pathé Cordeliers, mercredi à 17h
- › CinéDuchère, samedi à 20h30

Des enfants gâtés de Bertrand Tavernier (1977)

- › Pathé Bellecour, mercredi à 10h30
- › Caluire Méliès, jeudi à 20h30
- › Institut Lumière Salle 1, vendredi à 11h

Journal d'un montage «Adultère (mode d'emploi)» d'Annette Dutertre (2012)

- › Institut Lumière Salle 2 mercredi à 20h30

3 QUESTIONS À

Bertrand Tavernier :

« Elle avait un rapport très aigu à la vérité »

- Quelle actrice était-elle ?

- Une actrice tout à fait rare. Elle avait une musique, un son de voix, une manière de dire les choses extraordinairement personnelles. Avec des petites sifflantes sur les « s » qui était un sujet de blagues perpétuelles... Une voix d'une tonalité très jeune, très enfantine, et en même temps chargée d'intelligence. Elle avait un instinct formidable pour, dans une phrase, savoir où elle devait faire les silences, où mettre l'émotion. Elle ressemblait à une héroïne de Jacques Audibert. Elle avait une grâce, une drôlerie dans toutes les scènes où elle devait être provocante. Elle était d'une grande sensualité, une grande force, et en même temps d'une grande légèreté. C'est pour ça qu'elle me paraissait idéale pour jouer l'héroïne de *Que la fête commence*. On s'écrivait beaucoup, et ses lettres étaient super bien écrites, et c'est ce qui m'a poussé à lui demander de travailler sur le scénario de *Des enfants gâtés*.

- Quelle a été sa touche personnelle sur ce scénario ?

- Elle écrivait beaucoup tout ce qui concernait son personnage, notamment les scènes d'amour, les rapports avec le sexe. Elle avait une immense franchise pour aborder ça. Elle avait un rapport très aigu à la vérité, elle aimait l'amour.

- Pour l'historien que vous êtes, quelle est sa place dans le cinéma français ?

- Elle a une place vraiment singulière, à la fois en tant qu'actrice et en tant qu'auteur. Elle n'appartient à aucune école, elle ne s'est pas mise dans une chapelle, ce qui l'a un peu desservie : je trouve qu'elle n'a pas la place qu'elle mérite. *Le Petit Prince a dit* est un chef-d'œuvre et *Zanzibar* un film absolument passionnant. Et il y a des scènes extraordinaires dans *Félicité*, qui est un film très dérangeant, très narcissique, mais c'est aussi sa force et son originalité. Elle avait un côté exhibitionniste et l'assumait, Christine. Rien que ce petit corpus de films devrait la mettre dans une place à part, et aussi je pense sa contribution dans *Des enfants gâtés*. Il y a dans ces films une extraordinaire chaleur humaine.



Scola-Fellini : *Nous nous sommes tant aimés*

L'hommage d'un grand à un géant. C'est ainsi qu'on pourrait définir le documentaire qu'Ettore Scola consacre à son ami Federico Fellini, *Che strano chiamarsi Federico!* A découvrir dans une salle qui n'aura jamais mieux porté son nom : Le Comœdia !

On croyait Ettore Scola «rangé» pour le cinéma. En janvier 2009 dans un entretien au journal *La Repubblica*, le cinéaste romain alors âgé de 78 ans disait sa lassitude et son peu d'affinités avec la production contemporaine, avant d'annoncer qu'il en avait «fini avec la mise en scène». En avril de la même année, le réalisateur de *Nous nous sommes tant aimés* répondait à l'invitation de l'Institut Lumière pour l'un de ces hommages que d'ordinaire il déteste. Selon Scola, c'est une chose entendue, «on ne devrait jamais revoir ses vieux films», en tout cas les siens, dont il ne voit, dit-il, «que les défauts». Mais à Lyon, tout est différent. «Venir à Lumière, c'est revenir à l'endroit où nous sommes nés». Et il est manifeste qu'il s'y sent bien, car le revoilà aujourd'hui pour nous donner à découvrir le... film qui balaye, au moins momentanément, ses velléités de retraite. Un documentaire doublé d'un hommage à son ami Federico Fellini, disparu il y a presque 20 ans jour pour jour, le 31 octobre 1993. Le nouveau Scola se joue des formes, puisque c'est à la fois une évocation documentaire - avec interviews d'époque et témoignages,



dont celui évidemment de Marcello Mastroianni - et une libre reconstitution en noir et blanc, de ses jeunes années au côté du maestro. Ses petits-fils Giacomo et Tommaso Lazzoti incarnent les cinéastes jeunes. Et vous saurez que c'est définitivement une histoire de famille en apprenant que Paola et Sylvia Scola, ses filles, cosignent avec lui le scénario. A l'arrivée, un documentaire dessiné sur une trame narrative informelle, pour une illustration très libre de cinquante ans d'amitié entre deux artistes. Scola, plus jeune de onze ans que Fellini, avait fait sa connaissance au milieu des années 50 sur les tables à dessin du journal satirique *Marc'Aurelio* pour lequel tous deux planchaient. Ettore Scola dépeint un jeune homme fantasque et à l'imagination débordante, dont la capacité d'invention confinait parfois à la mythomanie. «A Venise, on aurait dû lui donner le Pinocchio d'Or!» disait Alberto Sordi, que le film rappelle aussi à notre souvenir. Comme son ami et modèle, Ettore Scola a donné forme à la plupart de ses chefs-d'œuvre (*Affreux sales et méchants*, *La Terrasse*, *Une journée particulière*) sous les plafonds sans fin du Teatro 5 de Cinecittà. Un studio mythique s'il en est, où le réalisateur est retourné, afin de convoquer l'esprit de Don Federico, pour cette évocation pas nostalgique pour deux lires. «Je ne suis pas d'une nature mélancolique. La vie, c'est toujours mieux aujourd'hui».

Che strano chiamarsi Federico! d'Ettore Scola (2013) en présence du réalisateur et d'Alberto Barbera, directeur de la Mostra Comœdia, mardi à 16h30



RENCONTRE



Françoise Arnoul, *animal doué pour le bonheur*

Grande vedette des années 50 et 60, son insolence, sa beauté juvénile et rebelle ont fait souffler un vent nouveau sur le cinéma français de l'après-guerre. Amie d'Alain Delon, Gérard Philippe et Simone Signoret, cet *animal doué pour le bonheur* - titre de son livre de mémoires - accèdera au statut de sex symbol avant Brigitte Bardot, dans une France encore pudibonde. Mais elle saura ne pas se laisser enfermer dans les rôles de tentatrices perverses. «A partir du moment où on est nu devant une caméra, on est extrêmement pudique. On est à découvert et on essaie de cacher certaines choses sous des méandres, des secrets qu'on essaie de ne pas livrer» dira-t-elle joliment. Pétilante et mutine, cette icône des cinéphiles est découverte par Marc Allégret et se voit confier quelques-uns de ses plus beaux rôles par Henri Verneuil - dont *Le Fruit défendu* au côté de Fernandel et *Des gens sans importance*, avec Jean Gabin - ou encore Jean Renoir, avec *French Cancan*. «Quand on est enfant, on a envie de se faire peur et quand on est devant la caméra, on a peur tout le temps. Moi plus je vais et plus j'ai peur (...) mais je mentirais en disant que ce n'est pas une espèce d'ivresse» confiera-t-elle un jour. Lors d'une master-class, cette femme chaleureuse, amoureuse de la vie et passionnée de cinéma, dialoguera avec le public de Lumière. Elle évoquera sa carrière et sa collaboration avec Henri Verneuil, qui fut son compagnon.

MARDI : *Des gens sans importance* d'Henri Verneuil à l'Institut Lumière, 11h30 ; *Le Fruit défendu* d'Henri Verneuil au Cinéma St Denis, 20h30 ; **MASTER CLASS** à l'Institut Lumière Salle 2 à 17h : entrée libre, inscription préférable

MERCREDI : *Les Amants du Tage* d'Henri Verneuil au Cinéma Comœdia, 14h15 ; *Le Fruit défendu* au Pathé Bellecour, 19h15

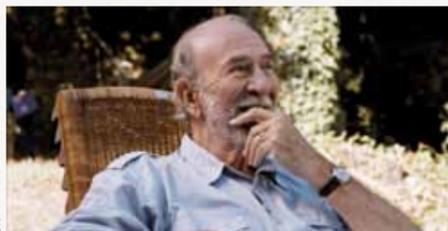
Tarantino fan de Lelouch

Le Voyou avec Jean-Louis Trintignant, Charles Denner et Charles Gérard, un polar très «tarantinien»



Le réalisateur américain qui recevra vendredi soir le Prix Lumière 2013, voulait dire à Claude Lelouch combien il aime ce *Voyou*, un polar de 1970 sans temps mort, d'une grande liberté, où le tragique flirte avec le cocasse. Jean-Louis Trintignant y incarne un gangster gentleman et charmeur, intelligent et calculateur, qui conçoit et exécute un coup infallible et sans violence... le kidnapping d'un enfant. Une scène d'ouverture à la chorégraphie follement seventies, une ébouriffante scène de poursuite en voiture, une construction énigmatique et un formidable suspense, des notes d'ironie mordante... ce *Voyou* au ton jubilatoire avait tout pour séduire Quentin Tarantino. «Un jour, un bandit qui sortait de trente ans de prison est venu me voir. Il avait une idée de coup, mais il hésitait : il ne savait pas s'il fallait le réaliser ou me vendre l'idée du film. Je lui ai dit qu'il gagnerait davantage en faisant le coup, mais il a choisi l'autre solution.» raconte Claude Lelouch, qui vient parler du film.

Le Voyou de Claude Lelouch à Institut Lumière, mardi à 19h (en présence du cinéaste et du comédien Charles Gérard, inoubliable complice du voyou dans le film)



Je vous salue... Marielle

Il est de ces grands comédiens qui se bonifient avec le temps. Sa voix caverneuse, chaude et ironique est reconnaissable entre toutes. Spécialiste des personnages truculents, forts en gueule, il est pour l'éternité le sublime et pitoyable marquis de Pontcallec dans *Que la fête commence* de Bertrand Tavernier, mais aussi le pétainiste docteur Archambaud dans *Uranus* de Claude Berri ou l'austère professeur de viole de gambe Monsieur de Sainte-Colombe dans *Tous les matins du monde* d'Alain Corneau. Dans ce documentaire inédit, Emmanuelle Barnault est partie à la rencontre de cet acteur charismatique aux rôles si souvent exubérants, baroques, lubriques, cabotins, souvent à contre-emploi, mais aussi parfois plus graves et mélancoliques.

Je vous salue... Marielle d'Emmanuel Barnault (2013) Institut Lumière, mardi à 11h en présence de Jean-Pierre Marielle et Emmanuel Barnault

AU PROGRAMME MERCREDI



Du Samedi au dimanche de Gustav Machatý présenté par Pierre Rissient Institut Lumière, 9h15



Le Spécialiste de Sergio Corbucci Pathé Bellecour, 17h30



Exodus d'Otto Preminger présenté par Samuel Blumenfeld Ciné-Meyzieu, 20h00



Les tribulations d'un Chinois en Chine de Philippe de Broca présenté par Marcel Hartmann Ciné Caluire, 20h30



Nos plus belles années de Sydney Pollack présenté par Grover Crisp UGC Confluence, 20h30



Cent mille dollars au soleil d'Henri Verneuil présenté par Frédéric Pierrot Cinéma Gérard-Philipe, 20h30

LUMIÈRE 2013 GRAND LYON FILM FESTIVAL 14/20 OCTOBRE

Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contributions : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive), Carlos Gomez (Scola- Fellini) et Bruno Thévenon
Imprimé en 5200 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon